

*L'écrivain ne trouve pas ses mots. Il les cherche. Et en les cherchant il trouve mieux.* P.Valéry

(...)

Une parenthèse personnelle, d'abord, histoire de me présenter. Et pardon d'avance si elle est un peu longue.

Je suis romancier, proche de l'Oulipo, cet *ouvroir de littérature potentielle* imaginé dans les années 60 par le mathématicien François Le Lionnais et l'écrivain Raymond Queneau (auteur notamment des *Exercices de Style*) et dont la caractéristique essentielle est de pratiquer l'écriture sur la base de contraintes formelles.

Quand on me demande en privé ou en réunion, lors d'une conférence ou d'un atelier d'écriture, pourquoi j'ai adopté cette pratique, je réponds toujours ceci :

Quiconque se met en tête d'écrire avec un minimum d'exigence fait rapidement deux découvertes :

La première, plutôt désagréable, est que le langage se montre pour le moins réticent à exprimer fidèlement ce qu'on a, en général, le plus à cœur d'exprimer : ses émotions, ses sensations, ses sentiments, dans ce qu'ils ont en tout cas de plus personnel et de plus spécifique. Ce qu'on appelle précisément l'*indicible*. Qu'on se relise un mois plus tard, passé l'ivresse de l'écriture, on ne trouve plus dans ce qu'on a écrit qu'un flot de banalités.

Normal : le langage s'offre comme une combinatoire fonctionnelle de conventions (les mots), régies par d'autres conventions (les règles de grammaire), le tout n'étant structuré ni comme nos affects, ni comme notre espace-temps...

Si l'auteur débutant s'obstine, toutefois, s'il retravaille son texte, s'il cherche d'autres mots, d'autres assemblages de mots, s'il recourt aux figures de style qu'il connaît (métaphores, ellipses, antiphrases, *oxymores*...) et s'il a un peu de chance, il fera sans doute la deuxième découverte, plus encourageante :

Il arrive que le texte, à la relecture, procure bel et bien une émotion.

Une émotion qui, si on reste lucide, n'a certes que peu de rapports avec celle qu'on a voulu restituer, mais qui n'en est pas moins aussi intense, et parfois même plus intense qu'elle...

Une émotion qui, à mieux y regarder encore, procède du seul assemblage des mots, du seul *jeu* des mots : si on tente de la *comprendre*, en la *traduisant* par exemple dans le langage fonctionnel de tous les jours, on retombe sur une banalité, sinon sur une absurdité.

Une émotion, à vrai dire, que nous n'aurions jamais ressentie si le langage n'existait pas et si nous n'avions pas *joué* avec.

Une émotion, pourtant, qui n'est une découverte que parce que le texte est de nous. Car force est d'admettre que nous en avons depuis longtemps éprouvé de semblables en écoutant des humoristes, par exemple, ou en lisant des poètes :

Du simple calembour à *ce toit tranquille où marchent des colombes*, c'est bien d'un jeu avec les mots que procèdent notre rire, notre jouissance, notre fascination.

Reste que le choix s'ouvre, dès lors, au nouvel arrivant dans le monde de l'écriture :

Doit-il s'obstiner à user des mots pour révéler son moi profond ? s'entêter à vouloir leur faire dire l'*indicible*, au risque corollaire de s'exposer à bientôt vivre l'invivable...

Ou doit-il s'efforcer, en jouant avec, de débusquer dans les mots le *dicible* exaltant encore inédit dont ils sont seuls capables ? et donner du coup un cours d'autant plus exaltant à sa vie...

Mais si tel est son choix, nouvelle alternative :

Le jeu en question devra-t-il être de pur hasard ? L'auteur néophyte ne devra-t-il miser que sur son intuition ? son imaginaire ? son éventuel génie ? sur l'hypothèse en somme que la nature l'a doté de qualités telles qu'il ne lui sera besoin d'aucune méthode ni même d'aucune recherche pour jouer gagnant ?...

Il en est libre, c'est vrai. Et quelques uns ont même eu raison d'y croire.

Mais il y aura toujours ceux qui préféreront la méthode et le travail à la chance.

La pratique oulipienne est pour ceux-là, qui suggère d'inventer de nouveaux jeux et de nouvelles règles du jeu afin d'entretenir un espoir moins aléatoire de faire jouer les mots autrement...

A ce moment de mon laborieux exposé (mais peut-on faire court quand on explique vraiment ?) je ressens comme un trouble dans l'assistance.

Un trouble que je connais bien.

Nos lectures et nos études littéraires nous ont tellement habitués, romantisme aidant, à l'idée que l'émotion éprouvée à la lecture était celle-là même éprouvée par l'auteur, qu'elle procédait non du jeu des mots manipulés par lui mais directement de lui, de son émouvant vécu, de sa *sensibilité* exceptionnelle, de son *imaginaire* débordant si ce n'est de son *inspiration* quasi-divine, que les seules notions de *méthode*, de *recherche* et de *règles*, font figures, sitôt qu'exposées, de provocation sinon de sacrilège.

Car n'est-ce pas de *sacré* qu'il s'agit ?

Soyez sûr que le lecteur Lambda n'a pas attendu la post-modernité pour préférer croire au Génie de l'auteur plutôt qu'à ses recettes. Et c'est rarement l'auteur qui le démentira.

Alors bien sûr, pour prévenir une éventuelle agression verbale, j'argumente :

J'insiste sur le fait que la contrainte formelle n'est en aucun cas un substitut de l'imaginaire mais un aiguillon.

Je rappelle que les poètes en vers ont été les premiers à y recourir et qu'ils ne sont pas tous mauvais.

Je précise que ce sera toujours l'auteur, avec *sa* sensibilité, *sa* subjectivité, en *son* âme et conscience, qui décidera en dernier ressort si l'objet de mots ainsi produit suscite une émotion suffisamment exaltante pour être communiquée...

Mais j'aurai beau répéter que l'enjeu de ma recherche et de mon travail reste l'émotion, toujours l'émotion et rien que l'émotion, la seule idée que celle-ci puisse être l'effet d'une procédure un tant soit peu méthodique, un tant soit peu *rationnelle*, me vaudra toujours, du fond de la salle, la question qui tue :

- Mais la *vraie* émotion, dans tout ça ?...

Fin de la parenthèse.